

Charles Reznikoff

Témoignage

**Les États-Unis
(1885-1915)**

*Récitatif traduit de l'anglais
par Marc Cholodenko*



P.O.L

Témoignage

DU MÊME AUTEUR

Le Musicien, roman traduit de l'anglais par Emmanuel Hocquard et Claude Richard, P.O.L, 1986

Holocauste, suivi d'un entretien avec Charles Reznikoff, traduction Jean-Paul Auxeméry, Prétexte, 2007

Charles Reznikoff

Témoignage

Les États-Unis (1885-1915)

Récitatif

*Traduit de l'anglais
par Marc Cholodenko*

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

*Ouvrage publié avec le concours
du Centre national du Livre*

© P.O.L éditeur, 2012 pour la traduction française
ISBN : 978-2-84682-096-7

www.pol-editeur.com

*Que toute amertume, et courroux, et colère,
et vociférations, et invectives, soient extirpés de vous,
avec toute malice.*

Éphésiens IV, 31

Note :

Tout ce qui suit est basé sur des procès-verbaux d'audiences de tribunaux de différents États. Les noms de toutes les personnes sont fictifs et ceux des villages et villes ont été changés.

C.R.

1885-1890

LE SUD

I

Jim entra dans sa maison
et prit une paire de guides
et ensuite dans l'écurie
et en passa une au type
et sortit le type
et l'attacha à une clôture;
et passa le nœud coulant de l'autre guide autour de la tête du
type
et commença à tirer.
Le type commença à faire un sacré bruit.

On trouva son corps le lendemain matin,
à quatre ou six mètres de la porte de l'écurie;
le cou, juste derrière la tête,
tout bleu.

II

Un dimanche – un jour sinistre et brumeux –
Patrick Connoly, parfaitement sobre,
monta dans un tramway.
Après un moment
« sans que sa conduite ait été le moins du monde inconvenante »,
il fut soudain frappé
d'apoplexie
et se mit à vomir.

Il y avait beaucoup de passagers :
certains quittèrent la voiture ;
d'autres exigèrent qu'il descende.
Quand on lui demanda s'il était ivre,
il secoua la tête
et dit,
« Je vais descendre »,
mais,
se levant pour ce faire,
il tomba de tout son long par terre
où il resta sans pouvoir bouger.

Le conducteur avec l'aide d'un passager
le souleva
et le transporta hors de la voiture
et le laissa dans la rue
– entre les rails du tramway et le caniveau,
à environ un demi-mètre ou un mètre des rails.
Immédiatement après,
un mouvement convulsif,

lui fit changer de position
de sorte que ses jambes étaient en travers d'un rail.
Une femme qui passait
vint à son secours
et avec l'aide d'un homme
le mit sur le trottoir. Il resta là
sous la bruine.

III

LA VIE EN SOCIÉTÉ

1

La journée avait été sombre et pluvieuse,
et elle et Fuller étaient assis au coin du feu
tard dans la soirée
dans une vieille maison dans la montagne
à environ cinquante mètres de la route.
Ils avaient une bouteille de whisky entre eux
et ils avaient bu,
et Fuller chantait *La Perdition de l'ivrogne*.

2

Della et Cliff dansaient le quadrille
à une soirée. Quand Cliff lui saisit la main
pour lui faire exécuter la figure
qu'on appelle la « Grande Chaîne »
il essaya de lui prendre l'anneau
qu'elle avait au doigt. Elle le replia à temps.
Quand on exécuta la figure de nouveau
il parvint à s'en saisir.

Elle dit à son cavalier qu'elle avait perdu son anneau.
En regardant Cliff droit dans les yeux,
elle dit à son cavalier
et à ceux qui l'aidaient dans sa recherche
qu'ils n'avaient pas besoin de regarder par terre :
quelqu'un l'avait.

Cliff l'entendit,
rabattit son chapeau sur son visage
et, tournant le dos à Della,
engagea la conversation avec son copain.

3

Tandis que Berry dansait
dans un bal public,
un pistolet dans la poche arrière de son pantalon,
Williams épingla un mouchoir blanc
au dos de la veste de Berry.
Les amis de Berry
lui firent quitter la salle
à cause de son langage,
et ils ne le laissèrent pas rentrer
avant qu'il ait promis de n'en plus
parler.
Mais il le fit, et ne cessa d'insulter Williams,
qui lui dit de nouveau
qu'il n'avait fait que plaisanter ;
mais Berry dit
qu'ils devaient sortir
régler l'affaire.

Williams se dirigea vers la porte
et descendit les marches
dans l'obscurité
– hors de la lumière qui émanait de la maison.
Berry suivit
mais quand il posa le pied
sur le pas de la porte
Williams le frappa sur le nez
là où il rejoint le front
avec un bâton
de la taille d'une canne
– bien que certains dirent
que c'était un pieu de la clôture du cimetière.

4

Un dimanche de mai
un groupe de jeunes hommes se baignait
dans la rivière
quand un inconnu passa
et fut invité à se joindre à eux.
Il entra dans l'eau
mais bientôt il ressortit en colère
parce que quelqu'un lui avait jeté de l'eau,
prit son couteau
et frappa un membre du groupe.
Le jeune homme poignardé
mourut en quelques minutes.

L'inconnu fut arrêté
et, les mains liées derrière le dos,
porté à un magasin
à huit cents mètres en amont.
Là une foule commença à se rassembler.

Un cousin du mort
– mais pas un de ceux qui se baignaient avec lui –
un fusil en main,
criant à la foule
de se pousser,
se planta devant l'inconnu.
Ses mains étaient toujours liées dans son dos.
Pas un mot entre eux.
Puis le cousin du mort tira
et tua l'inconnu.

5

Banks et Miehle faisaient une « partie de quilles » au billard
au Commercial Saloon de Laredo.
La partie avait commencé à neuf heures un dimanche soir
et Riverton – qui s'appelait avant Reinhard –, une connaissance de Miehle,

fut prié par Banks et Miehle de compter les points.

À une heure du matin un inconnu entra et s'assit pour regarder

– il s'appelait Douglas. Il était ivre

et s'obstinait à faire des remarques sur la partie de temps à autre.

Riverton était énervé mais Banks lui dit : « Ne fais pas attention. »

À environ deux heures du matin, Riverton remarqua que Banks ne jouait pas dans les règles.

Il suggéra à Miehle d'arrêter et d'aller se coucher,

refusa de continuer à compter les points, et alla s'asseoir plus loin.

À quatre heures du matin, Miehle devait soixante dollars à Banks

et il dit à Banks : « Je joue une partie de plus pour soixante dollars. »

« Non, dit Banks, mais je veux bien jouer cinquante dollars.

Être resté debout toute la nuit vaut bien dix dollars. »

Banks avait quinze points ;

il fit tomber deux autres quilles et dit : « Pool ! »

Miehle dit : « Il doit y avoir une erreur. »

Il fit rouler les boules contre la bande,

en compta quatorze à haute voix et dit alors :

« Il y a quelque chose qui cloche. »

Banks sortit discrètement une boule de sa poche et, la cachant dans sa main, dit :

« Il n'y en a que quatorze ? »

Il ratissa les quatorze boules et les compta toutes ensemble et dit :

« Il y en a quinze. »

Miehle dit : « Oui, il y en a quinze maintenant.

J'en ai assez de cette partie ! »

À ces mots Douglas prit la parole et dit : « Banks, prends ton argent. »

« Oui, dit Banks, je veux mon argent avant que tu partes. »

Miehle répondit : « Tu auras ton argent. »

Ramassant sa veste, il passa derrière le bar pour se laver les mains.

Banks, Douglas, et Riverton suivirent Miehle,

et Banks lui demanda s'il ne voulait pas prendre un verre.

Miehle dit qu'il ne voulait rien.

Ils étaient maintenant tous devant le bar et Miehle y était appuyé de côté.

Douglas dit à Banks : « Prends ton argent avant qu'il parte »,

et Banks dit : « Oui, je le veux avant que tu partes. »

Banks dit alors quelque chose au barman en espagnol,
et le barman lui tendit un pistolet.
Miehle leva les yeux et le vit.
Il dit à Riverton : « Est-ce que tu veux bien monter dans ma chambre me
chercher mon sac?
Je veux lui payer ce que je lui dois. »

Riverton apporta le sac à la porte du saloon.
Miehle alla à la porte,
ouvrit le sac, et sortit un pistolet.
Douglas était debout au bar – le plus proche de la porte.
Miehle, le pistolet à la main
le bras le long du corps,
passa devant lui et s'arrêta devant Banks :
« Tu as exigé cet argent deux fois avant que je parte.
Comment est-ce que tu le veux? »
Douglas avait le bras droit posé sur le bar.
Il vit le pistolet dans la main de Miehle et dit :
« Tu vas le voir très vite », et il fourra la main dans sa poche arrière.
Miehle pivota et lui mit son pistolet sous le nez.
« Mon ami, dit-il en touchant Douglas au revers de sa veste de sa main
gauche,
ceci ne te concerne pas,
et j'aimerais que tu lèves les mains. »
Mais Douglas continuait à essayer de sortir son pistolet de sa poche arrière.
Miehle attendit un moment et ajouta :
« Lève les mains ou je serai obligé de te descendre. »
Douglas fit une nouvelle tentative
et Miehle tira et l'abattit.
Puis il pivota face à Banks et dit :
« Je te tiens en joue.
Je veux l'argent! » Et il fourra son pistolet sous le nez de Banks.

Banks dit qu'il était shérif adjoint et qu'il avait le droit de porter un pistolet.
Miehle répondit : « Je me fous de ce que tu es.
Donne ton arme! »
À ces mots Banks fit un mouvement pour s'apprêter à tirer
et Miehle dit : « Haut les mains ou je te fais sauter la tête! »
Banks leva les mains et Miehle prit le pistolet. « Tire-toi! » Et Banks se tira.

6

Dans un petit jardin derrière une maison
un dimanche soir,
douze ou quinze Noirs jouaient aux dés.
Ils jouaient sur une petite table à trois pieds,
appuyée contre un arbre,
et éclairée par une lampe
pendue à l'une des branches.

Popham arriva et se joignit à la partie :
il ne joua que de petites sommes
jusqu'à ce qu'il ait perdu soixante cents.
Au bout d'un certain temps,
il y avait trente dollars sur la table ;
dont cinq étaient à King.

Des coups de vent faisaient bouger les billets,
et Popham posa la main dessus.
King s'écria immédiatement :
« Je ne joue plus ! »
Popham lui dit :
« Est-ce que tu veux dire que je vais voler ton argent ? »
Il bondit sur la table
et lança un coup de pied à King
mais la table se renversa ;
puis il se dégagea de ceux qui le tenaient
et se dirigea vers King.

7

Un coup de feu fut tiré
depuis le champ de canne
par quelqu'un
qui passait,
courbé,
une arme en main.
Un des Noirs entra dans le champ de canne

pour voir qui c'était,
et trouva Coleman assis sur un tronc d'arbre,
et lui apporta du poulet
de la fête.

Junius alla se coucher
en laissant brûler des chiffons
– les moustiques étaient mauvais.
Il ne dormait que depuis quelques minutes
quand Coleman entra.
Junius lui demanda où était son revolver.
Coleman dit :
« Il est dix heures et demie. »
« Je ne t'ai pas demandé l'heure.
Où est mon revolver? »

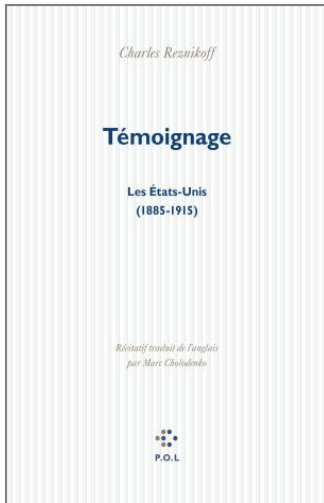
Le revolver était chargé quand Junius était parti le matin,
et contenait quatre balles.
Quand un revolver n'a pas servi depuis longtemps,
il est blanc – un blanc cendré – au canon ;
le revolver était noir à la bouche,
comme s'il avait servi récemment.

« Coleman, Bon Dieu qu'est-ce qui t'arrive ?
Tu as l'air foutrement mal. »
« Je me sens foutrement mal. »
Coleman semblait avoir beaucoup couru
– tout en sueur.
Les jambes de son jean étaient mouillées
et couvertes de sable.
« Comment ça s'est passé à la fête? »
« Très bien
– sauf qu'un homme a été tué. »
« Qui a été tué? »
« Burley. »
« Est-ce que sa femme l'a mal pris? »
« Plutôt,
mais personne n'a fait très attention à elle... »

LE SUD	551
I Problèmes familiaux	551
II	552
III	553
IV Chemins de fer	554
V Cauchemar	556
VI La vie en société : un joyeux Noël	558
L'OUEST	561
I	561
II Les chercheurs d'or	562
III	565
IV L'ère de la machine	567
V	570

Achévé d'imprimer en avril 2012
dans les ateliers de la Nouvelle Imprimerie Laballery
à Clamecy (Nièvre)
N° d'éditeur : 2276 – N° d'édition : 137957
N° d'imprimeur : XXXX
Dépôt légal : mai 2012

Imprimé en France



Charles Reznikoff Témoignage

Cette édition électronique du livre
Témoignage de CHARLES REZNIKOFF
a été réalisée le 22 mai 2012 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en avril 2012
par la Nouvelle Imprimerie Laballery
(ISBN : 9782846820967 - Numéro d'édition : 137957).
Code Sodis : N53561 - ISBN : 9782818016916
Numéro d'édition : 245874.